

Marguerite Duras

Un barrage  
contre  
le Pacifique

**VesalBookshop.com**

Gallimard

**VesalBookshop.com**

*à Robert*

**VesalBookshop.com**

**VesalBookshop.com**

PREMIÈRE PARTIE .....	9
DEUXIÈME PARTIE.....	167
DU MÊME AUTEUR.....	368

**VesalBookshop.com**

**VesalBookshop.com**

*La mère, c'est une ancienne institutrice du nord de la France, jadis mariée à un instituteur. Impatients et séduits à la fois par les affiches de propagande et par la lecture de Pierre Loti, tous deux tentèrent l'aventure coloniale. Après quelques années relativement heureuses, le père meurt, et la mère reste seule avec deux enfants, Joseph et Suzanne. Elle joue pendant dix ans, du piano à l'Eden-Cinéma, fait des économies, obtient, après d'innombrables démarches, une concession à la Direction générale du cadastre, laquelle Direction, n'ayant pas reçu de dessous de table, lui attribue à dessein une concession incultivable. La mère, qui n'a d'autre but que de laisser un petit bien à ses enfants passionnément aimés, s'entête. Elle a l'idée de construire contre les grandes marées du Pacifique un barrage qui protégerait ses terres et celles de ses voisins. Le barrage est construit par des centaines de paysans séduits par son espoir. Et puis, aux grandes marées le Pacifique traverse les barrages.*

*C'est à ce moment que débute le roman de Marguerite Duras. La mère, Joseph qui a vingt ans et Suzanne qui en a seize vivent péniblement dans leur bungalow délabré, au milieu de leur concession temporaire, sans cesse menacés d'en être privés par l'administration du cadastre. Que faire ? L'énergie et l'espoir n'ont pas quitté la mère qui calcule, combine, avec une sorte de folie méticuleuse, rusée et lucide, tant elle a peur du départ définitif – qu'elle sait inéluctable – de ses enfants. Les colères et les amours de Joseph, la résignation de Suzanne, les intrigues d'un M. Jo, fils d'un*

*richissime trafiquant de terrains, pour séduire la jeune fille, la mort de la mère et le départ des enfants pour une vie peut-être meilleure, peut-être pire, sont les thèmes de ce livre qui a fait connaître Marguerite Duras. L'auteur, née en Cochinchine, a mis beaucoup d'éléments autobiographiques dans ce récit dominé par le soleil, l'alcool, l'immense misère physique et morale des Asiatiques et des pauvres Blancs, roulés par une administration abjecte, les alternances de rire fou et de tristesse, une sensualité violente.*

**VesalBookshop.com**

# PREMIÈRE PARTIE

**VesalBookshop.com**

Il leur avait semblé à tous les trois que c'était une bonne idée d'acheter ce cheval. Même si ça ne devait servir qu'à payer les cigarettes de Joseph. D'abord, c'était une idée, ça prouvait qu'ils pouvaient encore avoir des idées. Puis ils se sentaient moins seuls, reliés par ce cheval au monde extérieur, tout de même capables d'en extraire quelque chose, de ce monde, même si ce n'était pas grand-chose, même si c'était misérable, d'en extraire quelque chose qui n'avait pas été à eux jusque-là, et de l'amener jusqu'à leur coin de plaine saturé de sel, jusqu'à eux trois saturés d'ennui et d'amertume. C'était ça les transports : même d'un désert, où rien ne pousse, on pouvait encore faire sortir quelque chose, en le faisant traverser à ceux qui vivent ailleurs, à ceux qui sont du monde.

Cela dura huit jours. Le cheval était trop vieux, bien plus vieux que la mère pour un cheval, un vieillard centenaire. Il essaya honnêtement de faire le travail qu'on lui demandait et qui était bien au-dessus de ses forces depuis longtemps, puis il creva.

Ils en furent dégoûtés, si dégoûtés, en se retrouvant sans cheval sur leur coin de plaine, dans la solitude et la stérilité de toujours, qu'ils décidèrent le soir même qu'ils iraient tous les trois le lendemain à Ram, pour essayer de se consoler en voyant du monde.

Et c'est le lendemain à Ram qu'ils devaient faire la rencontre qui allait changer leur vie à tous.

Comme quoi une idée est toujours une bonne idée, du moment qu'elle fait faire quelque chose, même si tout est entrepris de travers, par exemple avec des chevaux moribonds. Comme quoi une idée de ce genre est toujours une bonne idée, même si tout échoue lamentablement, parce qu'alors il arrive au moins qu'on finisse par devenir impatient, comme on ne le serait jamais devenu si on avait commencé par penser que les idées qu'on avait étaient de mauvaises idées.

Ce fut donc pour la dernière fois, ce soir-là, que vers cinq heures de l'après-midi, le bruit rêche de la carriole de Joseph se fit entendre au loin sur la piste, du côté de Ram.

La mère hocha la tête.

– C'est tôt, il n'a pas dû avoir beaucoup de monde.

Bientôt on entendit des claquements de fouet et les cris de Joseph, et la carriole apparut sur la piste. Joseph était à l'avant. Sur le siège arrière il y avait deux Malaises. Le cheval allait très lentement, il raclait la piste de ses pattes plutôt qu'il ne marchait. Joseph le fouettait mais il aurait pu aussi bien fouetter la piste, elle n'aurait pas été plus insensible. Joseph s'arrêta à la hauteur du bungalow. Les femmes descendirent et continuèrent leur chemin à pied vers Kam. Joseph sauta de la carriole, prit le cheval par la

bride, quitta la piste et tourna dans le petit chemin qui menait au bungalow. La mère l'attendait sur le terre-plein, devant la véranda.

– Il n'avance plus du tout, dit Joseph.

Suzanne était assise sous le bungalow, le dos contre un pilotis. Elle se leva et s'approcha du terre-plein, sans toutefois sortir de l'ombre. Joseph commença à dételé le cheval. Il avait très chaud et des gouttes de sueur descendaient de dessous son casque sur ses joues. Une fois qu'il eut dételé, il s'écarta un peu du cheval et se mit à l'examiner. C'était la semaine précédente qu'il avait eu l'idée de ce service de transport pour essayer de gagner un peu d'argent. Il avait acheté le tout, cheval, carriole et harnachement, pour deux cents francs. Mais le cheval était bien plus vieux qu'on n'aurait cru. Dès le premier jour, une fois dételé, il était allé se planter sur le talus du semis en face du bungalow et il était resté là, des heures, la tête pendante. Il broutait bien de temps en temps, mais distraitemment, comme s'il s'était juré en réalité de ne plus jamais brouter, et qu'il l'oubliait seulement par instants. On ne savait pas, sa vieillesse mise à part, ce qu'il pouvait bien avoir. La veille, Joseph lui avait apporté du pain de riz et quelques morceaux de sucre pour essayer de lui ouvrir l'appétit, mais après les avoir flairés il était retourné à la contemplation extatique des jeunes semis de riz. Sans doute, de toute son existence passée à traîner des billes de loupe de la forêt jusqu'à la plaine, n'avait-il jamais mangé

autre chose que l'herbe desséchée et jaunie des terrains défrichés et, au point où il en était, n'avait-il plus le goût d'autre nourriture.

Joseph allait vers lui et lui caressait le col.

– Mange, gueulait Joseph, mange.

Le cheval ne mangeait pas. Joseph avait commencé à dire qu'il était peut-être tuberculeux. La mère disait que non, qu'il était comme elle, qu'il en avait assez de vivre et qu'il préférerait se laisser crever. Pourtant, jusqu'à ce jour-là, non seulement il avait pu faire l'aller et retour entre Banté et le bungalow, mais, le soir, dételé, il s'était dirigé seul vers le talus du semis, tant bien que mal, mais seul. Aujourd'hui, non, il restait là, sur le terre-plein, devant Joseph. De temps en temps il vacillait légèrement.

– Merde, dit Joseph, il ne veut même plus y aller.

La mère à son tour s'approcha. Elle était pieds nus et portait un grand chapeau de paille qui lui arrivait à hauteur des sourcils. Une mince natte de cheveux gris retenus par une rondelle de chambre à air lui pendait dans le dos. Sa robe grenat, taillée dans un pagne indigène, était large, sans manches et usée à l'endroit des seins qui étaient bas mais encore charnus, et visiblement libres sous la robe.

– Je t'avais dit de ne pas l'acheter. Deux cents francs pour ce cheval à moitié crevé et cette carriole qui ne tient pas debout.

– Si tu ne la fermes pas je fous le camp, dit Joseph.

Suzanne sortit de dessous le bungalow et s'approcha à son tour du cheval. Elle aussi portait un chapeau de paille d'où sortaient quelques mèches d'un châtain roux. Elle était pieds nus, comme Joseph et la mère, avec un pantalon noir qui lui arrivait au-dessous du genou et une blouse bleue sans manches.

– Si tu fous le camp, t'auras raison, dit Suzanne.

– Je ne te demande pas ton avis, dit Joseph.

– Moi je te le donne.

La mère s'élança vers sa fille et essaya de la gifler. Suzanne l'esquiva et retourna se réfugier dans l'ombre, sous le bungalow. La mère se mit à geindre. Le cheval semblait maintenant avoir les pattes de derrière à demi paralysées. Il n'avancait pas. Joseph lâcha le licol avec lequel il essayait de l'entraîner et le poussa par le train arrière. Le cheval avança par secousses, toujours vacillant, jusqu'au talus. Une fois là il s'arrêta et enfouit ses naseaux dans le vert tendre du semis. Joseph, la mère et Suzanne s'immobilisèrent, tournés vers lui, pleins d'espoir. Mais non. Il se caressa les naseaux au semis, une fois, encore une fois, il releva un peu la tête, puis la laissa pendre, immobile, pesante, au bout de son long cou, ses grosses lèvres au ras des pointes d'herbe.

Joseph hésita, pivota sur lui-même, alluma une cigarette et revint vers la carriole. Il mit les harnais en tas, sur la banquette avant, et la tira jusque sous le bungalow.

D'habitude il la laissait près de l'escalier, mais, ce soir-là, il la remisa bien au fond, entre les pilotis centraux.

Après quoi il parut réfléchir à ce qu'il allait pouvoir faire. Il se tourna encore une fois vers le cheval, puis se dirigea vers la remise. Il eut l'air d'apercevoir alors sa sœur qui était revenue s'asseoir contre son pilotis.

– Qu'est-ce que tu fous là ?

– Il fait chaud, dit Suzanne.

– Il fait chaud pour tout le monde.

Il pénétra dans la remise, sortit le sac de carbure et en versa dans une boîte de fer-blanc. Puis il alla remettre le sac dans la remise, revint à la boîte et se mit à écraser le carbure entre ses doigts. Il huma l'air et dit :

– C'est les biches qui puent, faudra les balancer, je ne comprends pas comment tu peux rester là.

– Ça pue moins que ton carbure.

Il se releva, se dirigea encore une fois vers la remise, la boîte de carbure à la main. Puis il changea d'avis, revint vers la carriole et lui assena un coup de pied dans les roues. Après quoi il remonta, d'un pas décidé, l'escalier du bungalow.

La mère avait repris son sarclage. C'était la troisième fois qu'elle plantait des cannas rouges sur le talus qui bordait le terre-plein. La sécheresse les faisait régulièrement crever mais elle s'obstinait. Devant elle le caporal binait le talus après l'avoir arrosé. Il devenait de plus en plus sourd et elle était obligée de hurler de plus en plus fort pour lui donner